

Le « choc des civilisations »

« Le choc des civilisations » : voilà une formule que, depuis le 11 septembre 2001, nous avons lue dans tous les journaux, entendue ou proférée dans tous les cafés du commerce. Une formule à la fois puissante et vague, inquiétante et grandiloquente, et dont il est bien difficile de savoir ce qu'elle recouvre. Pour juger si aujourd'hui, plus qu'hier, les civilisations humaines se « choquent » ou s'entrechoquent, ne faudrait-il pas avoir émigré sur Sirius, et disposer de quelques bons millénaires de recul ? Et d'abord, avant de réfléchir à la question du choc, ne faudrait-il pas s'entendre sur le sens qu'on donne au mot « civilisation » ? Et comme il semble extrêmement difficile d'atteindre à un semblant de précision dans nos définitions, comme il est carrément impossible de posséder une distance suffisante pour embrasser du regard les grands mouvements qui agitent l'humanité contemporaine, ne vaudrait-il pas mieux renoncer tout à fait à l'usage d'une pareille formule ?

Peut-être. Mais il ne faut pas renoncer à comprendre pourquoi cette formule a fait florès. Cela, c'est à notre portée. Certes, l'expression « choc des civilisations » est vague et permet mille interprétations. Mais ce sur quoi nous pouvons réfléchir, c'est sur le fait même que cette formule, après le 11 septembre 2001, et peut-être justement parce qu'elle est vague, ait envahi tous les médias, ait surgi dans toutes les bouches.

À vrai dire, ce qu'on entendait par « choc des civilisations » *n'était peut-être pas si vague*. C'était peut-être assez simple, et même très simple : on entendait qu'après une époque, celle de la guerre froide,

où les deux grandes forces en présence, les deux adversaires irréductibles, avaient été le monde communiste et le monde dit libre (ou capitaliste, ou démocratique-parlementaire, au choix), bref, l'Est et l'Ouest, une autre époque venait de commencer, qui opposait non plus deux doctrines politiques ou deux types d'économie, mais deux *civilisations*, la civilisation occidentale et la civilisation islamique. On entendait que le conflit à redouter n'était plus entre l'Ouest et l'Est, ni même entre le Nord et le Sud, mais bien entre l'Occident chrétien ou postchrétien et l'Orient musulman. Et c'était affaire de « civilisation », parce que dans un tel conflit, les mœurs, la culture et surtout la religion se mêlaient désormais à la politique.

*

Un mot quand même sur l'origine de cette expression, le « choc des civilisations », et pour expliquer que d'emblée elle ait revêtu un sens bien précis malgré son vague apparent. Vous vous rappelez peut-être que son apparition publique, dans le monde anglo-saxon, est due au fameux ouvrage du professeur et conseiller politique américain Samuel Huntington, intitulé précisément *Le choc des civilisations*, et qui a, si j'ose dire, lancé la formule. Le livre de Huntington parut aux États-Unis en 1996. Il développait un article paru trois ans plus tôt, et qui, déjà, avait fait du bruit. Il n'est pas indifférent de savoir que Huntington lui-même avait emprunté son titre à l'islamologue Bernard Lewis, dont un texte paru dès 1990¹, décrivait en termes de « clash of civilizations » l'affrontement *d'une partie du monde musulman et des États-Unis*.

¹ *Atlantic Monthly* 266, septembre 1990. p. 60. Cité in S. Huntington, *Le choc des civilisations*, Poches, Odile Jacob, 2000 (1^{ère} éd. fr. 1997), p. 312. B. Lewis reprend le thème dans *The New Yorker* de nov. 2001.

Cependant, la thèse de Huntington lui-même, à première vue, est beaucoup plus générale, et ne se limite pas à cet affrontement-là : constatant la fin des idéologies politiques, et de cette utopie apparemment transnationale et même transculturelle que fut le communisme marxiste, son ouvrage propose, pour expliquer notre monde, ce qu'il appelle un nouveau « paradigme ». Les mouvements et les soubresauts qui agitent la planète seraient désormais dus à des antagonismes de *civilisations* – lesquelles sont au nombre de huit : les civilisations chinoise, japonaise, hindoue, musulmane, occidentale, latino-américaine, slave-orthodoxe et africaine².

Découpage assez étrange, puisque la Russie y devient une civilisation non-occidentale, tout comme l'Amérique latine. Manifestement, les religions, et même les confessions, jouent un rôle de premier plan dans cette affaire. Mais qu'est-ce, pour l'auteur, qu'une civilisation ? Il la définit moins comme une vision partagée de l'homme et du monde que comme un *phénomène identitaire* : « Une civilisation est (...) le mode le plus élevé de regroupement et le niveau le plus haut d'identité culturelle dont les humains ont besoin pour se distinguer [les uns] des autres (...) »³.

Dans la formation de cette « identité culturelle », les *religions* sont à ses yeux essentielles, puisqu'elles se retrouvent au fondement de la plupart des grandes civilisations⁴. Huntington tient pour acquis ce qu'on appelle le retour du religieux, voire la « revanche de Dieu »⁵. Il annonce d'autre part le « déclin de l'Occident », se référant explicitement au fameux ouvrage d'Oswald Spengler, paru au début

² Cf. S. Huntington, *op. cit.*, pp. 51-56.

³ *Op. cit.*, p. 47.

⁴ *Op. cit.*, p. 55.

⁵ *Op. cit.*, p. 131.

du XX^e siècle, et qui porte ce titre⁶. Il retrouve ici l'idée de mortalité chère à Paul Valéry (« nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles »), mais contrairement à Valéry, auquel je vais d'ailleurs revenir dans la suite de cet exposé, Huntington n'attribue pas la mortalité des civilisations à un épuisement interne, mais bien à cette cause externe qu'est l'intervention triomphante et armée d'autres civilisations.

Sur ces bases, Huntington ne peut guère se montrer optimiste. Nulle paix à l'horizon, nulle perspective de réconciliation planétaire, même à très long terme. L'histoire à venir sera celle de multiples combats entre « civilisations », telles qu'il les définit, et le monde occidental, malgré son actuelle supériorité technique, risque fort d'être vaincu, et d'abord par l'islam. L'auteur a cette phrase qui laisse songeur : « À long terme, Mahomet gagnera »⁷.

*

Ainsi donc, Huntington, dans son ouvrage, envisageait l'existence de huit civilisations différentes, mais c'est quand même sur l'affrontement islam-occident qu'il focalisait son analyse, et à son propos qu'il faisait ses prophéties, ou, plus modestement, ses pronostics. On peut comprendre qu'après les attentats du 11 septembre 2001, sa formule ait été reprise par d'innombrables commentateurs. Mais on peut comprendre aussi qu'elle ait été reprise, la plupart du temps, pour être contestée et rejetée avec virulence : ce qu'elle dit est trop grave, trop énorme, pour qu'on l'accepte aisément.

⁶ *Op. cit.*, pp. 109-110. Pierre Hassner appelle d'ailleurs Huntington "Un Spengler pour l'après-guerre froide" (Cf. *Commentaire*, n° 66, été 1994, p. 264) .

⁷ Cf. S. Huntington, p. 83.

Il est vraiment frappant, si l'on relit les articles rédigés à chaud, après le 11 septembre, de découvrir à quel point ils sont écrits sur le mode de la *dénégation*. Pour l'écrasante majorité des commentateurs, qu'ils aient été philosophes, sociologues, politologues, historiens ou journalistes, le « choc des civilisations » était une billevesée, une calembredaine qu'on rejetait avec indignation ou ironie, avec mépris ou commisération. C'est ainsi qu'Edward Saïd, célèbre intellectuel palestino-américain, écrivit, dans un article ironiquement intitulé « le choc de l'ignorance », que le « choc des civilisations » n'était qu'un « gadget » puéril, un fantasme tout juste digne de la fameuse « Guerre des mondes », où Wells mettait en scène le combat des Martiens contre les Terriens⁸.

Si donc, après le 11 septembre 2001, on a évoqué à tout bout de champ, et même *ad nauseam*, le « choc des civilisations », ce fut presque invariablement pour dire qu'il n'existait pas. Comme si l'on voulait faire rentrer le diable dans sa boîte. Comme si l'on voulait conjurer les spectres. Et l'on peut affirmer aujourd'hui sans trop de crainte de se tromper que cette unanimité dans le rejet avait tout d'une dénégalation au sens freudien du terme. Elle révélait justement et indubitablement notre peur de cet affrontement d'un nouveau genre. L'idée d'un « choc des civilisations » heurtait nos convictions les plus chères : ne sommes-nous pas des partisans décidés de la tolérance, de la compréhension de l'Autre ? L'Autre, n'est-il pas celui qu'il faut comprendre, accepter dans sa différence, celui dont la culture ou la civilisation ne doit en aucune manière « choquer » la nôtre, encore moins subir un choc de la part de la nôtre ?

Donc, on a rejeté la formule avec scandale. Néanmoins, à force de la rejeter, on l'a répétée sans cesse, et à force de la répéter, on a fini par lui faire accueil, et par reconnaître, implicitement, qu'elle

⁸ Cf. E. Saïd, « le choc de l'ignorance », *Le Monde* du 26 10 01.

recouvrait, peu ou prou, une réalité, ou, à tout le moins, une menace réelle. Ainsi, dans le journal *Le Monde* du 26 septembre dernier (voilà donc trois semaines), l'écrivain Tahar Ben Jelloun donnait un article intitulé : *La Porsche noire, le play-boy et la burqa*, pour y dénoncer avec vigueur un islam obscurantisme et machiste. Or l'article commence par ces lignes :

« *Le choc des civilisations* se remarque parfois dans des situations ridicules, des comportements stupides provoqués par l'arrogance et l'ignorance » [...].

Je reviendrai sur cet article, mais qu'il nous suffise ici de constater que le « choc des civilisations » y est mentionné comme une évidence qu'il n'est plus besoin d'expliquer ni de justifier. C'est tout naturellement aussi que le président américain Barak Obama, lorsqu'il s'est rendu au Caire le 5 juin de cette année, a fait, à ce fameux « choc des civilisations », des allusions fort claires, et que chacun comprit. Ainsi :

« Je sais qu'un grand nombre de gens - musulmans et non musulmans - se demandent si nous arriverons vraiment à prendre [un] nouveau départ. Certains veulent attiser les flammes de la division et entraver le progrès. Certains suggèrent que ça ne vaut pas la peine ; ils avancent qu'il y aura fatalement des désaccords *et que les civilisations finissent toujours par s'affronter* ».

Et précisément, tous les commentateurs, comme un seul homme, ont lu, dans ce fameux discours du Caire, la tentative, par le nouveau président américain, de conjurer le risque du « choc des civilisations ». Tiens donc ! S'il y a quelque chose à conjurer, c'est donc bien que le « choc des civilisations » n'est pas une pure

billevesée ! C'est donc bien qu'il représente, pour l'humanité d'aujourd'hui, une menace réelle... Il est vrai que le discours d'Obama a été parfois reçu avec méfiance, en particulier dans la France laïque. On lui reprochait de se placer trop décidément sur le terrain de la religion, et de citer à tout bout de champ la « sainte Bible » ou le « saint Coran », plutôt que de faire son travail de politicien. On a même été jusqu'à suggérer que les États-Unis et le monde islamique avaient en commun de confondre la politique avec la religion... Cependant, même ceux qui formulèrent ce genre de critique à l'égard d'Obama trouvèrent juste et bienvenue sa tentative de désamorcer la méfiance et d'apaiser l'hostilité qui existent, aujourd'hui, entre l'Occident christiano-laïque et l'Orient islamo-islamique.

Autrement dit, je crois qu'il n'est personne de bonne foi, aujourd'hui, pour nier qu'il existe un problème à cet égard, et que ce problème, il faut l'affronter plutôt que de le nier en se cachant la tête dans le sable. Assurément, l'expression « choc des civilisations » reste vague et contestable. Mais encore une fois, ce qu'elle recouvre aujourd'hui dans l'esprit des uns et des autres est assez précis et passablement incontestable.

*

D'ailleurs, ce problème du choc entre Orient islamique et Occident chrétien-laïque n'est-il pas arrivé jusqu'en Suisse, notre chère Suisse qui n'aime pas beaucoup les problèmes, du moins ceux qu'on ne peut pas résoudre de manière pragmatique ? Je pense bien sûr à l'initiative « contre les minarets », sur laquelle il va bientôt s'agir de voter. Rassurez-vous, je ne vais pas vous faire ici de grandes déclarations sur mon futur vote, même si je puis vous dire, sans prétendre en faire une annonce fracassante, que je ne voterai pas en

faveur de cette initiative, simplement parce que dans notre démocratie, la liberté de culte est garantie tant qu'elle ne trouble pas l'ordre public, et que la présence de minarets sur notre territoire ne me semble pas, honnêtement, de nature à troubler l'ordre public.

Mais que cette initiative ait pu être lancée, *hic et nunc*, voilà qui n'est pas sans signification. On n'aurait sans doute guère imaginé cela voilà vingt ou trente ans, pas plus que la France, à la même époque, n'aurait imaginé devoir légiférer sur le port du voile ou de la burqa. La présence de l'islam en Europe peut provoquer des conflits de valeurs – et j'y reviendrai. Mais elle peut aussi, à raison ou à tort, nous atteindre et nous troubler en des zones profondes, et même viscérales, et risque alors de provoquer notre sourde hostilité. Certes, nous ne devons pas céder à nos viscères ; il faut surmonter nos réactions instinctives. Mais ces réactions, il n'est pas sain non plus de les ignorer ou de les nier. Mieux vaut en reconnaître l'existence – c'est le seul moyen de les dépasser.

Ainsi, les minarets, pour notre sensibilité la plus impensée et la plus archaïque, ne sont pas tant des lieux d'où le muezzin appelle à la prière, que l'introduction, voire l'intrusion, dans le paysage physique de notre pays (mais par conséquent, et bien plus encore, dans notre paysage intérieur), d'un élément inconnu, « étranger » pour tout dire. Même si nous sommes incroyants, notre paysage intérieur et notre paysage culturel sont semés de clochers et résonnent de cloches. Et ce n'est pas des « minarets de Martainville » que Proust nous entretient dans des pages fameuses.

Pour moi, mon cas est encore aggravé, car je suis né à l'ombre d'une église, et l'idée que les minarets s'ajoutent au clocher de mon village et de mon enfance, le fantasme qu'un jour ils les supplantent, cela peut bel et bien provoquer, quelque part au fond de moi-même, je ne sais quelle crainte de dépossession. Cette crainte-là, je m'empresse de dire que je n'ai nulle intention d'y séjourner, ni de m'y

complaire. Mais je dois commencer par savoir qu'elle peut exister en moi, qu'elle peut exister chez mes compatriotes.

Heureusement je puis opposer, à cette crainte irraisonnée des minarets, les paroles d'un des plus grands mystiques de l'islam, le fameux Ibn Arabî, qui vécut en Andalousie au XII^e siècle, et qui écrit ce texte magnifique :

« Encore hier je reniais mon ami si ma religion n'était pas proche de la sienne.

Mais aujourd'hui, mon cœur accepte toutes les images
il est pâturage pour les gazelles et couvent pour les moines
un temple pour les idoles, une Kaaba pour le pèlerin
les Tables de la Torah et le livre du Coran.

Ma religion est la religion de l'amour
peu importe où les caravanes de l'amour se dirigent.

L'Amour est ma religion et ma foi. »⁹

Autrement dit : au sommet de la méditation mystique, je suis chez moi dans les lieux saints de toutes les religions, parce qu'au sommet de la méditation mystique, la réalité suprême est une et indivisible. – Me voilà donc rassuré.

*

Mais vous pourrez à juste titre m'objecter qu'en évoquant d'abord les minarets comme les ennemis jurés des clochers, puis la mosquée comme la sœur éternelle de l'église, je passe sans crier gare du viscéral au sublime, de l'instinct de rejet à la plus haute mystique, et que la réalité que nous devons affronter, au jour le jour, dans la vie

⁹ Cité notamment in Emir Abd-el-Kader, *Écrits spirituels*, Seuil, 1982, p. 34.

politique et sociale et dans la vie tout court, ne se situe guère dans ces lieux extrêmes, mais bien plutôt dans l'entre-deux. Que l'esprit de clocher et l'esprit de minaret puissent être réconciliés sur les cimes de la méditation mystique, cela ne résout guère la question concrète du « choc des civilisations », et des conflits de valeurs qui peuvent surgir entre notre conception du monde et la conception que peut s'en faire l'islam.

C'est tout à fait vrai. Mais je crois néanmoins que ces conflits, si concrets soient-ils, nous reconduisent toujours, et presque immédiatement, à la *vision du monde* des deux civilisations concernées. Et qu'il faut aller au noyau dur de chacune d'elles pour mesurer vraiment ce qui peut-être les sépare. Telle est d'ailleurs une des vertus de ce fameux « choc des civilisations » : nous sommes immédiatement et naturellement conduits, à propos de ce qui paraît un simple incident de la vie politique et sociale suisse, à nous demander quelles sont, en un mot comme en cent, les « valeurs » auxquelles nous tenons, et à nous demander si oui ou non le monde islamique incarne des valeurs différentes ou même antagonistes.

*

Eh bien, voyons cela ! Quelles sont donc nos « valeurs » ? Qu'est-ce qui fait l'Occident en général et l'Europe en particulier ? C'est une question qu'on s'est posée avec force et profondeur durant l'entre-deux-guerres, et qu'on s'est reposée durant la guerre froide, mais que curieusement on semble se poser beaucoup moins aujourd'hui, alors qu'en somme elle est plus brûlante que jamais. Tout se passe comme si, tout à notre désir de rencontrer l'Autre et de nous ouvrir à l'Autre, nous en oublions de savoir d'abord qui nous sommes. Or pour s'ouvrir à l'autre, il faut commencer par savoir ce que l'on est soi-même. Vous me pardonnerez donc si je remets sur la table, ici,

cette vaste question de l'identité européenne et occidentale, afin de mieux la comparer à l'identité islamique.

*

Je le ferai en peu de mots, rassurez-vous. Il est un penseur qui nous permet cette brièveté, de par l'extrême clarté et la puissante acuité de son intelligence. Un penseur auquel on doit toujours revenir, fût-ce pour le critiquer, lorsqu'on veut définir l'Europe. Un penseur français qui a choisi la Suisse, en 1922, pour venir prononcer une conférence qui s'intitulait « Note ou l'Européen », et dont le principal sous-titre était : « *Mais qui donc est Européen ?* ». Ce penseur, c'est Paul Valéry. La définition qu'il a tenté de donner de l'Europe a pu être nuancée, discutée, complétée, contestée, attaquée, mais elle a le mérite, encore une fois, de la clarté et de la simplicité. Et pour l'essentiel, elle n'a pas vieilli. Elle prend même une nouvelle jeunesse dès lors que nous cherchons à définir l'Europe non pas en face de toute autre civilisation possible et imaginable, comme le faisait son auteur, mais précisément de l'islam et du monde musulman.

Paul Valéry donne à l'Europe une triple origine, une triple ascendance. La première origine est *Rome*, l'empire romain, « modèle éternel de puissance organisée et stable », mais aussi modèle de tolérance et d'universalisme, puisque l'empire romain accorda « le titre et les privilèges du *civis romanus* à des hommes de toutes races et de toutes langues », quelles que soient leurs appartenances linguistiques, religieuses ou tribales.

La deuxième grande origine que Valéry trouve à l'Europe, c'est bien sûr le *christianisme*. Pour le placer d'abord sous le signe d'un même universalisme que celui de Rome, mais un universalisme encore élargi, puisqu'aux yeux du chrétien toutes les âmes se valent :

il n'y a plus ni Juif ni Grec. D'autre part, le christianisme, ajoute Valéry, a entraîné le chrétien à la réflexion sur soi-même. Il a suscité une philosophie capable de débattre des relations de la foi et de la raison, ou encore des relations entre pouvoir religieux et pouvoir politique. Bref, l'homme européen, grâce au christianisme, pense à la fois Dieu et César, le spirituel et le temporel.

La troisième grande source que Valéry trouve à l'Europe, c'est la source *grecque*. À ses yeux, « ce que nous devons à la Grèce est peut-être ce qui nous a distingués le plus profondément du reste de l'humanité. » Car c'est la Grèce, dit-il, qui a fait de l'homme le « système de références », et pour qui l'homme, ainsi que le disait Protagoras, est la mesure de toute chose. L'esprit grec est aussi le père de notre science exacte, et de cette géométrie qui a permis à la fois les conquêtes de la science et la création d'un art d'une beauté sublime – car les temples grecs, aux yeux de Valéry, sont les incarnations, dans la beauté, de la pureté géométrique.

Dès lors, cet auteur affirme que

« toute race et toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs, est absolument européenne »,

et que tous les hommes qui ont été soumis aux trois influences qu'il a nommées ont plus de choses en commun qu'ils n'en ont avec « un Arabe ou un Chinois ».

Cette fameuse définition valéryenne de l'Europe par *trois* sources, ni plus ni moins : Rome, le christianisme et Athènes, a été critiquée. Certains, comme Simone Weil, ne voyaient à l'Europe que deux sources et non trois : l'auteur de *La pesanteur et la grâce* détestait Rome, figure à ses yeux de la puissance brutale. Elle n'aimait, avec le christianisme, que la Grèce. D'autres, en revanche, et au fil du

temps, ont reproché à Valéry d'avoir oublié la source *judaique* de l'Europe (en incluant trop vite le judaïsme dans le christianisme), ou encore d'avoir négligé la source *germanique* (laquelle aurait fécondé la pensée fédéraliste européenne). Mais les critiques les plus récentes qu'on ait adressées à Valéry, c'est comme par hasard d'avoir négligé la source ou l'héritage *islamique* de l'Europe... J'y reviendrai.

*

Je reviens cependant à notre question essentielle. Si notre civilisation européenne est romaine, chrétienne et grecque, en quoi ses valeurs peuvent-elles se heurter aux valeurs de l'islam ? Car en première analyse, ces valeurs, telles que les a caractérisées Paul Valéry, ne sont pas nécessairement contraires aux valeurs islamiques.

En effet, si Rome, puis le christianisme, ont été porteurs d'un *universalisme* qui transcende les appartenances nationales, raciales ou tribales, et qui fait de tout habitant de l'empire romain un citoyen égal en droit à tous les autres, puis de tout chrétien un être humain égal en dignité à tous les autres, il est incontestable que l'islam, de son côté, professe également un universalisme : le musulman est musulman avant d'être Égyptien ou Jordanien, il est d'abord musulman quelle que soit sa nationalité ou sa couleur de peau. Et tous les musulmans sont égaux sous le regard de Dieu.

Sur ce terrain de l'universalisme *en tant que tel*, donc, pas de conflit de valeurs entre l'Europe et l'islam. On pourrait également soutenir que la source grecque, invoquée par Valéry, dans la mesure où elle est à l'origine de la science, a irrigué aussi le monde musulman, qu'il y eut d'éminents savants arabes qui recueillirent et firent fructifier l'héritage grec. En tout cas peut-on dire qu'il n'y a rien,

dans la science grecque *en tant que telle*, qui soit par essence contraire aux valeurs de l'islam.

Pourtant, l'une des caractéristiques « européennes » pourrait bien différer des valeurs islamiques. Cette caractéristique, Paul Valéry ne la nomme jamais explicitement. Elle est pourtant présente à l'horizon de sa réflexion, par exemple lorsqu'il s'écrie que pour les Grecs, « l'homme se devient à soi-même *le système de références* auquel toutes choses doivent enfin pouvoir s'appliquer ». Ou lorsqu'il affirme, à propos du christianisme, qu'il a conduit à réfléchir sur « l'égalité des hommes » ou « la condition des femmes ». Cette caractéristique, je dirai, pour faire court, que c'est l'importance éminente, centrale, suprême, accordée par l'Europe à la *personne humaine*.

C'est l'idée que le sujet humain, tout sujet humain, possède une valeur absolue, et que, si j'ose risquer cette formule un peu forcée, mais qui ne me paraît pas si fausse, ce n'est pas l'homme qui est fait pour Dieu mais Dieu qui est fait pour l'homme. Non pas bien sûr au sens où le chrétien se fabriquerait un Dieu à son service, mais au sens où Dieu lui-même, dans la vision chrétienne, a pour souci premier et dernier l'âme de chaque être humain. Vision qui, laïcisée, conduit à considérer le respect de la personne et de ses droits comme le devoir suprême de tous et de chacun, et la limite que nul pouvoir (qu'il soit politique, judiciaire *ou religieux*) n'est autorisé à franchir.

Bien entendu, chacun sait que l'Europe et l'Occident n'ont pas toujours été à la hauteur d'une telle conception et d'une telle exigence, il s'en faut de beaucoup. On pourrait même décrire le mal occidental comme la conséquence d'un *oubli de la personne humaine*, que ce soit dans les entreprises impérialistes de l'Europe, ou dans la soumission de l'*homo europeus* à l'esclavage économique-technique. Hélas, d'ailleurs, les fautes et les crimes de l'Europe sont

peut-être indissociables de ses plus hautes vertus, et de ses plus hautes conquêtes, l'autonomie et la liberté.

*

L'Europe n'a pas toujours respecté la personne humaine. Mais la personne humaine est sa valeur suprême. En va-t-il de même dans l'islam ? C'est une question qui ne cesse d'être débattue. Pour nombre de penseurs musulmans, lorsque l'islam bafoue les droits de la personne, ce n'est pas parce qu'il est l'islam, c'est parce qu'il est un islam dévoyé. Ainsi Tahar Ben Jelloun, dans le tout récent article que j'ai cité tout à l'heure, écrit ceci, à propos des atteintes aux droits des hommes (et des femmes) qui surviennent en pays musulman :

« Ce à quoi nous assistons aujourd'hui [dans les pays d'islam], c'est à une opposition entre des mentalités du Moyen Age et des mentalités du XXI^e siècle ; *entre la civilisation et l'arriération, entre la barbarie et la rationalité, entre la démocratie et la dictature, entre la liberté et la répression ; c'est un choc entre les droits de l'homme d'une part, et la violation de ces droits de l'autre. C'est un choc entre ceux qui traitent les femmes comme des bêtes et ceux qui les traitent comme des êtres humains...* »¹⁰.

Sous-entendu : l'islam en lui-même n'est pas en cause, mais la régression que certains veulent imposer en son nom. Cependant, le même Tahar Ben Jelloun, peu après les événements du 11 septembre 2001, avait écrit ces lignes :

¹⁰ En réalité, Ben Jelloun cite ici une militante musulmane des droits de l'homme et de la femme, exilée aux Etas-Unis.

« La société arabe et musulmane ne reconnaît pas l'individu [il veut dire ici : la personne]. (...) L'origine de la maladie, de toutes les maladies des sociétés arabes se situe bien là »¹¹.

Mais si les sociétés arabes sont malades de cette maladie-là, peut-on vraiment penser que la religion n'y est pour rien ? N'y aurait-il pas, dans l'enseignement coranique lui-même, quelque chose qui pourrait favoriser la *non-reconnaissance de la personne* ?

Vous pensez bien que je ne me permettrai pas de trancher moi-même une pareille question. Mais à lire les intellectuels et les savants *musulmans*, il n'est pas interdit de risquer que la conception que l'islam se fait de Dieu peut rendre difficile au croyant l'accès à la conscience autonome de sa propre personne. Pourquoi ? Parce que l'une des singularités de l'islam, c'est l'intuition de la transcendance *absolue*, de la grandeur insurpassable de l'Être en tant qu'Être, grandeur et toute-puissance sans appel, à la fois terrible et protectrice¹². L'un des plus nobles penseurs musulmans, nul autre que l'émir Abd El Kader, célèbre en Algérie et en France à plusieurs titres, mais qui était d'abord un grand spirituel, s'exprime en ces termes lorsqu'il s'agit de décrire le rapport entre le Créateur et ses créatures :

« Tout ce qui n'est pas l'Être absolu est accident »¹³.

¹¹ In *Le Monde* du 3 nov. 2001, p. 10.

¹² Cf. A. Moussali, *Judaïsme, christianisme et islam, étude comparée*, Editions de Paris, 2000, à propos de la transcendance : « Ce terme est absent du Coran. Mais il traverse le livre de part en part. Le Coran est un long poème à la gloire de la transcendance » (p. 425).

¹³ Cf. Emir Abd-el-Kader, *Écrits spirituels*, Seuil, 1982, p. 63.

Ou encore :

« En tant que moi, je suis pur néant qui n'a jamais respiré le parfum de l'existence »¹⁴.

Hors de Dieu, je ne suis rien. Hors de Dieu il n'y a pas de « je ». Par Dieu seul je suis. La conséquence positive d'une telle ontologie, c'est que l'homme musulman éprouve, dans la main d'un tel Dieu, une confiance dans la vie, une modestie aussi face au monde et aux événements, bref, une vraie sérénité, que peut apprécier tout Occidental qui visite un pays d'islam¹⁵.

Mais la question que posent alors certains auteurs, *musulmans compris*, c'est de savoir si la notion même de personne et de sujet humain, dans ces hautes conditions, n'est pas une notion presque impensable, ou du moins difficile à penser, par l'islam même, en son essence. Dans un remarquable essai intitulé *Le sujet en islam*, l'anthropologue et psychanalyste Malek Chebel l'exprime en termes philosophiques ; le cogito islamique, écrit-il, est fondamentalement : « Je pense, donc Il est »¹⁶. « Il », c'est-à-dire Dieu. Le Dieu de l'islam est si transcendant, si absolu, si tout-puissant, que la place, en l'humain, pour une conscience qui ne soit pas obéissance, est peut-être introuvable. Et toujours selon Malek Chebel, le premier obstacle à une rencontre pacifiée entre Orient et Occident se situe, à cet égard, « au sein même des croyances islamiques »¹⁷.

¹⁴ Cf. Abd-el-Kader, *op. cit.*, p. 86.

¹⁵ Cf. par ex. E. Platti, *Islam... étrange*, Cerf, p. 297.

¹⁶ Cf. Malek Chebel, *Le sujet en islam*, Seuil, 2002, p. 15.

¹⁷ *op. cit.*, p. 21.

Car, continue-t-il, si la soumission et l'obéissance à Dieu sont des absolus, l'obéissance à l'autorité humaine, donc la soumission politique, risque fort d'en découler¹⁸. De même, le doute créateur, la pensée critique, dont on se rappelle que Valéry créditait l'homme chrétien et l'homme européen, ne peuvent s'accommoder, par définition, de l'obéissance absolue. Et s'il est heureusement vrai que l'*itjihâd*, effort de réflexion, relève de l'héritage musulman, Chebel fait remarquer que ce mot ne se trouve que deux fois dans le Coran, tandis que le mot *jihâd*, quand même son sens serait tout spirituel, s'y trouve 130 fois...¹⁹

Certes, je l'ai dit, d'autres penseurs soutiennent que la non-reconnaissance de la personne est exclusivement le fait d'une *déviatio*n (ou d'une maladie) de l'islam : à savoir l'*intégrisme*, ou l'*islamisme*. Pour ces auteurs, ce que la civilisation occidentale a réalisé, c'est-à-dire la dissociation du religieux et du politique, et, conjointement, la critique et même l'autocritique de la religion, bref, les Lumières, l'avènement de la personne – et singulièrement de la femme – sous le signe de l'égalité et de la liberté, tout cela peut advenir dans le cadre d'un islam repensé et d'un Coran revisité. Seule une utilisation politique et obscurantiste de la religion par les intégristes est responsable du blocage actuel. Bref, aux yeux de ces penseurs, l'islam est un humanisme, et l'islam hostile à la laïcité²⁰ et à ses conquêtes est un islam régressif ou dévoyé.

Au fond, la non-reconnaissance de la personne humaine n'est pas l'islam, mais la maladie de l'islam. Il suffira, pour s'en guérir, de retrouver l'islam véritable.

¹⁸ *op. cit.*, p. 236.

¹⁹ *op. cit.*, p. 277.

²⁰ Cf. aussi Abdou Filali-Ansari, *L'islam est-il hostile à la laïcité ?*, Actes Sud, Sindbad, 2002, qui invoque une « nouvelle conscience islamique ».

Dans la même ligne optimiste, animé par la même foi en un islam des Lumières, je voudrais évoquer la grande figure de l'Égyptien Taha Hussein (1889-1973). L'islam véritable, écrivait ce penseur « [n'a pas] (...) soustrait [aux hommes] leur liberté et ne les a pas réduits à une passivité entière. Au contraire, il leur a laissé leur liberté (...) sans inventorier à leur intention tout ce qu'il faut suivre et tout ce qu'il faut éviter, il leur a laissé une raison pour discerner (...) »²¹.

Taha Hussein écrivait ce texte dans les années 1950. En 2004, un musulman français, Abdenour Bidar, a publié un livre intitulé *Un islam pour notre temps*²². Ce penseur affirme à son tour, haut et fort, que l'évolution de l'Occident vers la modernité est « événement spirituel sans précédent », un événement dont il s'agit, pour l'islam, de prendre la mesure. En commençant, je le cite, par « sacrifier tout ce qui est incompatible avec les droits de l'homme »²³.

La non-reconnaissance de la personne, est-elle consubstantielle à l'islam ? Est-elle seulement une maladie de l'islam ? Ce n'est évidemment pas à moi de trancher une question qui divise les islamologues et les musulmans eux-mêmes. Mais ce que je retiens, dans tout cela, c'est que la *reconnaissance* de la personne est un idéal qui est en tout cas le nôtre, en Europe, mais également un idéal auquel aspirent des penseurs musulmans. Et si nous avons en commun cet idéal-là, le risque d'un « choc des civilisations » s'éloigne assurément.

*

²¹ Cf. Taha Hussein, *Au-delà du Nil* cit., p. 252.

²² Seuil, 2004.

²³ Cf. Abdenour Bidar, *Un islam pour notre temps*, Seuil, 2004, pp. 36 et 13.

Cependant, vous me direz derechef qu'après nous être élevés sur les cimes philosophiques et religieuses, il serait bon de redescendre aux problèmes concrets, et, par exemple, à la réaction que peut nous faire éprouver la présence de minarets dans nos villages suisses...

Mais ces problèmes concrets, nous ne les avons pas quittés. Car j'espère vous avoir au moins suggéré que pour répondre à la question que nous posent les minarets, il ne faut pas moins qu'une réflexion sur l'essence intime des religions, sur ce qui fait leur cœur et leur nerf. Et sans aller jusqu'à la méditation *mystique* d'Ibn Arabi, il faut au moins, si nous voulons y voir clair, s'élever jusqu'à la méditation *philosophique* d'un Taha Hussein.

Mais vous l'avez aussi compris, la question à mes yeux n'est décidément pas de refuser la présence de minarets en Suisse. Elle est seulement de maintenir ferme la conviction, ou la vision qui fonde notre Europe, à savoir la *personne*, et les valeurs élémentaires et fondamentales qui en découlent : l'égalité de tous, hommes et femmes. Or, cette dignité de la personne humaine, l'existence des minarets ne la menace pas. Ce n'est pas l'existence de minarets qui la menace. En revanche, le refus de la mixité dans les écoles, ou le port de la burqa sont bel et bien contraires, quant à eux, ces valeurs d'égalité et de dignité. Soit dit en passant, j'ose exprimer ici un désaccord avec le président Obama et son discours du Caire, qui disait :

« Il importe que les pays occidentaux évitent d'empêcher les musulmans de pratiquer leur religion comme ils le souhaitent, par exemple, en dictant ce qu'une musulmane devrait porter. »

Il me semble qu'ici le président américain ne souhaite pas voir que le port de la burqa, et même du voile, est indissociable d'une certaine conception de la femme, considérée à la fois comme une mineure et

comme une occasion de péché pour l'homme. Que le port de la burqa, et même du voile, est chez la femme signe de soumission et d'infériorité, et trahit une vision du monde patriarcale, pour ne pas dire *androcratique* (je me permets ce néologisme, qui désigne le pouvoir des êtres de sexe masculin, et je le forge sur le modèle de l'adjectif *gynécocratique* – qui désigne le pouvoir des êtres de sexe féminin. Hélas, ce pouvoir, soit dit en passant, n'a jamais existé, semble-t-il, que dans les rêves du grand savant Johann Jakob Bachofen, auteur d'un ouvrage immortel sur le « Droit maternel »²⁴).

Un précepte qui se dit religieux (et dont le fondement coranique est discuté parmi les musulmans eux-mêmes) se heurte directement à ce qui fait le fondement de notre loi civile, et de notre vision du monde, l'égalité entre hommes et femmes. Il serait inadmissible à mes yeux d'accepter, sur de tels sujets, des coups de canif dans notre contrat social, et de les accepter au nom de la « tolérance » et de la compréhension d'autrui.

De même, lorsque le président américain, toujours dans son discours du Caire (que je trouve dans son ensemble magnifique, et d'une grande élévation, un discours de haute politique et de haute humanité) affirme que la femme musulmane peut rester dans « son rôle traditionnel » pourvu que cela soit de sa part un « choix », il propose, me semble-t-il, quelque chose d'irréalisable. Car le « rôle traditionnel » de la femme musulmane est précisément celui dans lequel elle n'a pas le « choix », ou plus exactement, dans lequel elle

²⁴ Je me dois encore d'ajouter au débat un détail que très peu d'auteurs ont pris la peine de faire, mais qui à elle seule me semble révéler davantage, sur la conception musulmane de la femme, que tous les traités du monde. Ce détail est à vrai dire un détail gigantesque : le texte du Coran ne s'adresse *jamais* qu'aux hommes (aux mâles). Voici, leur dit-il, comment vous comporter avec *vos femmes*²⁴. Mais aux femmes, il n'adresse pas la parole. On ne saurait mieux trahir que ce sont des êtres dérivés, qu'on peut répudier et punir en tout légalité.

n'est point un être de choix. L'idée de « libre choix » est une idée « sacrement » occidentale (si vous me permettez l'expression, qui signifie aussi et d'abord que le libre choix est pour nous quelque chose de sacré). Et le libre choix de la servitude est, jusqu'à plus ample informé, une contradiction dans les termes. Le jour où toutes les femmes musulmanes seront des sujets entièrement et réellement libres, elles ne choisiront pas la servitude, malgré ce qu'affirment, en France et ailleurs, certaines converties plus islamiques que l'islam, et qui brandissent le discours occidental et français des libertés et du progrès pour justifier leur propre renonciation à la liberté.

*

Mais tandis que des converties occidentales enrobent ainsi, dans le discours de la liberté européenne, leur prétendu « choix » d'une soumission pure et dure, il existe également des penseurs européens, parfois éminents, qui leur donnent la main, ou qui tout au moins cherchent à effacer la contradiction dans laquelle elles se trouvent, dans la mesure où ils cherchent à prouver, eux, qu'il n'est pas besoin de se convertir à l'islam pour rejoindre l'islam... Car à leurs yeux, l'Europe elle-même *comporte une dimension islamique*. L'Europe elle-même s'abreuve à une source islamique aussi importante que la source latine, la source grecque ou la source chrétienne. Et ces auteurs, inutile de vous dire qu'ils tancent vertement Paul Valéry d'avoir occulté cette source.

L'idée de tels penseurs – animés par une bonne volonté qu'il faut saluer – c'est évidemment d'amortir le « choc des civilisations » : car si l'Europe, tout bien pesé, est fille de l'islam, l'accueil à l'Autre ne devrait plus lui poser de problèmes. Si l'Europe est islamique autant que grecque et chrétienne, il lui suffira de descendre en elle-même pour se reconnaître dans l'islam. Et dès lors, *ipso facto*, tout conflit de

valeur sera forcément évité. En dernière analyse, l'Europe ne se définit plus que par une seule valeur : l'accueil et l'ouverture à l'Autre. Accueil qui lui est naturel puisqu'elle est faite de tous et de chacun.

Je ne crois pas que cette idée, en toute rigueur, soit soutenable. Certes, on peut se disputer, et les savants le font aujourd'hui, pour savoir jusqu'à quel point la pensée grecque est parvenue dans l'Europe chrétienne par l'intermédiaire de l'islam. Mais quand bien même on établirait que sur ce point nous devons tout aux penseurs musulmans, cela ne signifierait pas encore, cela ne signifierait pas du tout que notre continent a été *forgé* par l'islam en tant que tel, en tant que croyance, en tant que vision du monde, autant qu'il l'a été Platon, par Euclide ou par Jésus.

Les penseurs qui cherchent à établir que l'islam est l'un des piliers de l'Europe confondent deux choses fort différentes : d'une part la présence, *actuellement*, sur notre continent, de populations d'origine et de culture musulmane, et d'autre part l'idée que la *formation* même de l'Europe serait marquée par l'islam autant que par la Grèce ou le christianisme.²⁵ Mais l'Europe aujourd'hui appelée à accueillir des populations musulmanes, cette Europe demeure l'Europe formée par Rome, la Grèce et le christianisme, aujourd'hui comme hier. Les penseurs musulmans qui ont transmis à l'Europe la pensée grecque ont aidé l'Europe à devenir grecque, et non pas islamique.

²⁵ C'est ainsi qu'un récent ouvrage consacré à l'Europe culturelle dans son souci d'intégrer en Europe les traditions musulmanes, affirme : « [L'héritage de l'Europe] est *désormais divers* ». Comment diable un héritage, qui *n'était pas* divers (entendez : qui ne comprenait pas la pensée islamique) peut-il le *devenir* ? Cela n'a pas de sens. Ce que voulaient dire les auteurs de cet ouvrage, c'est seulement que l'Europe abrite *aujourd'hui* des populations (musulmanes) qui possèdent un *autre* héritage que celui de notre Antiquité gréco-latine (cf. H. Wissmann et P. Judet de la Combe, *L'avenir des langues*, Éd. du Cerf, 2004, p. 203. C'est moi qui souligne).

Encore une fois, l'on voit bien ce qui motive ces relectures de l'héritage européen par des Européens : l'espoir de gommer les différences. L'idée que nous pouvons aisément accueillir une pensée qui de toute manière est en somme déjà nôtre... Mais on voit aussi les limites de l'exercice. Car si l'on prend pour pierre de touche la question de la *personne humaine* et de son respect inconditionnel, comme j'ai tenté de le faire, on ne peut pas faire l'économie d'un conflit, au moins potentiel, avec l'islam tel qu'il se présente à nous aujourd'hui. On ne peut pas prétendre que l'Autre est ici comme nous, ou que nous sommes comme lui, et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes métissés et syncrétiques.

En outre et surtout, je voudrais y insister pour finir, la tolérance même, que nous invoquons pour ne porter aucun jugement sur autrui, *est le fruit d'une philosophie de la personne et de la liberté*. Pour exercer la tolérance, il faut d'abord établir fermement la notion et l'idéal du sujet humain, idéal face auquel tout n'est pas tolérable. Autrement dit, être tolérant au point de refuser à l'idée de personne une valeur universelle, c'est tomber dans la contradiction. C'est jouer au serpent qui se mord la queue.

Disons-le d'une autre manière : c'est l'idée d'universalité de la personne qui conduit à la tolérance, et qui détermine en même temps la seule chose qui ne soit pas tolérable : la négation de la personne. Mais c'est aussi cette idée qui, à long terme, j'en suis convaincu, permettra d'éviter un choc meurtrier des civilisations, et leur permettra de vivre dans le mutuel respect que le président Obama, dans son magnifique discours, appelait de ses vœux.

*